

Les jeux de spécularité dans l'œuvre de Tristan Garcia : l'éthologie au miroir de la fiction

Milica Vinaver-Ković

Faculté de Philologie, Université de Belgrade*

L'article considère le roman de Tristan Garcia *Mémoires de la Jungle* (2010) dans une perspective épistémocritique. L'imaginaire du miroir façonne la représentation garcienne du rapport homme-animal tant dans ses travaux philosophiques (l'animal en tant que miroir moral de l'homme), que dans cette fiction d'anticipation aux jeux de spécularité multiples, formels aussi bien que thématiques. Se penchant sur les seconds, l'article met en lumière comment le roman emprunte discrètement à l'histoire de l'éthologie des concepts, théories, expériences scientifiques et figures majeures. Les personnages principaux, l'éthologue Janet et le chimpanzé Doogie incarnent et synthétisent l'histoire de la recherche scientifique sur les singes anthropoïdes depuis bientôt un siècle, surtout celle relative à leur apprentissage linguistique. Janet personnifie différents ethos de la chercheuse (éducatrice/mère et expérimentatrice/soigneuse), alors que la trame du roman se révèle être une transposition ingénieuse de l'interrogation théorique qui a longtemps marqué la recherche sur le comportement animal - la « querelle de l'acquis et de l'inné ». La diégèse reproduit l'ordre dans lequel trois approches – à savoir, l'étude des grands singes en famille d'adoption, au laboratoire, puis en habitat naturel – se sont succédé dans l'histoire de la primatologie. Garcia problématise en outre, tout en évitant un aspect docte, le sort des animaux expérimentaux, la corrélation dégradante entre publicité et financement des projets scientifiques, le stéréotype du partage genré entre les méthodes de travail aussi bien qu'entre les ethos des chercheurs et chercheuses.

Mots-clés : épistémocritique, animalité en littérature, spécularité, Tristan Garcia, *Mémoires de la Jungle*.

* milica.vinaver.kovic@fil.bg.ac.rs.

La thématique animale a sollicité Tristan Garcia¹ dans les deux pans de son travail de philosophe et d'écrivain à une même période, au début des années 2010, et c'est à l'imaginaire du miroir qu'il a recouru pour figurer la relation homme-animal dans son discours théorique (ce dont je traiterai ailleurs), notamment dans son essai sur l'éthique animale *Nous, animaux et humains. Actualité de Jeremy Bentham*, datant de 2011, et dans son grand traité de métaphysique, paru simultanément, *Forme et objet. Un traité des choses* (2011)². En bref, Garcia présente l'animal comme un miroir moral de l'homme où celui-ci regarde ou plutôt projette ses propres fautes. L'image que l'homme moderne y voit n'est pas celle d'un inverse (de son négatif ontologique, tel que le proposait la philosophie dépassée du « propre de l'homme », celle de lignée aristotélicienne ou cartésienne) mais bien une projection de ses propres ambitions et regrets.

Garcia a mis en fiction la même interrogation sur le rapport entre les hommes et les animaux dans son roman d'anticipation *Mémoires de la Jungle* (2010). Or, l'idée abstraite du rapport homme/animal (figurée par le **regard** unidirectionnel que l'homme universel projette sur le second, dans la deuxième étude précitée), se concrétise dans le roman : Garcia met en scène un sujet humain passant son adolescence aussi bien que son âge mûr, ses heures de travail aussi bien que ses loisirs, à **observer un animal** singulier. En l'occurrence, cet animal unique ne renvoie plus l'image d'un alter ego à l'homme, leur relation ne se fondant pas sur une revendication d'analogie et de ressemblance, mais sur une logique de différenciation (voire de spéciation). Du coup, les **jeux de spécularité** – dans lesquels je reconnais par ailleurs un des **principes constructifs du roman** – contribuent paradoxalement à mettre en évidence l'altérité insurmontable et définitive des animaux par rapport à l'homme³.

Avant d'analyser comment le roman réfléchit le champ scientifique et la recherche sur les animaux, rappelons que le début de son action se situe dans un avenir « pas si lointain », en Afrique, après la catastrophe écologique qui a obligé l'homme à vivre dans des stations orbitales. Le continent africain, précédem-

¹ Tristan Garcia (né en 1981, maître de conférences en philosophie et esthétique à l'Université Lyon 3) publie depuis 2008 des fictions, à côté de travaux philosophiques (appartenant au récent courant du réalisme spéculatif) et d'essais (par exemple, sur l'intensité comme idéal moderne de la vie, ou sur l'imbrication de nos identités collectives multiples). Ses romans et récits sont réédités, traduits en plusieurs langues, couronnés de prix, et rencontrent un accueil favorable de la critique ; il en est de même pour ses études philosophiques, prisées des pairs et traduites en anglais, allemand, espagnol etc.

² Je renvoie le lecteur à mon analyse plus détaillée de certaines vues sur l'animalité que Tristan Garcia a exposées dans les deux études philosophiques précitées (Ković-Vinaver 2022 : 301–303).

³ Mon article précité contextualise le roman, très savant sans en avoir l'air, au sein du tournant animal ; j'ai trouvé particulièrement réussie la prise en charge narrative et diégétique de quelques courants de pensée et concepts relevant de l'éthique animale et de la philosophie : les droits des grands singes anthropoïdes, la référence implicite au spécisme, le devenir-animal deleuzo-guattarien, et le transhumanisme.

ment dévasté par la guerre et la pollution chimique, est abandonné désormais à la jungle, où de rares scientifiques gravitent autour d'un « immense zoo près du lac Victoria » et étudient les animaux en laboratoire et dans leur habitat naturel (notamment les singes anthropoïdes survivants, les dauphins et les baleines). Un chimpanzé parlant nommé Doogie, élevé précédemment dans la famille des chercheurs gérant le zoo, revient d'une mission de collecte de fonds dans plusieurs stations orbitales ; mais le vaisseau spatial s'écrase à l'atterrissage et Doogie, apparemment unique rescapé, doit traverser tout le continent dans le but de regagner le zoo et retrouver Janet Gardner, son éducatrice et « amie » qui l'avait envoyé dans l'espace au moment où le zoo était mis en péril par la révolte des animaux libérés. Le chimpanzé retrace ses aventures lors de ce voyage initiatique à travers la jungle, où il apprend la vie dans la nature et se déshumanise progressivement. Les étapes de sa robinsonnade parmi les animaux forment une sorte de 'présent' de narration (on découvre ces étapes dans des sous-chapitres ou chapitres portant l'indicatif « de la Jungle ») ; elles sont scandées par des souvenirs de sa vie antérieure de singe parmi les hommes (ce 'passé' étant raconté dans les chapitres/sous-chapitres intitulés indifféremment « Mémoires »). Le récit bi-temporel (Mémoires + de la Jungle) du singe est encadré par un prologue et un épilogue venant d'un « être humain », à savoir Janet elle-même.

L'imaginaire du miroir et les procédés textuels fondés sur la réflexion et le redoublement sont manifestes dans le récit-cadre aussi bien que dans le récit encadré (attribué au singe parlant). J'examinerai maintenant, dans une vue idéologique d'ensemble, la réduplication de théories et connaissances scientifiques qu'opère le roman, avec une transposition de certaines pratiques et dispositions scientifiques caractéristiques du champ de la recherche primatologique, alors que je traiterai ailleurs (dans une suite de cet article) des procédés textuels plus localisés relevant de la spécularisation.

La science au miroir de la fiction

Les romanciers se servent souvent de savoirs scientifiques comme matériau, qu'ils inscrivent dans la fiction littéraire au prix de différentes transformations ; d'autre part, ils interrogent la culture scientifique et le rapport au savoir d'une communauté donnée. La mise en évidence des « modes et effets de la référence aux savoirs dans l'élaboration d'un texte » fait l'objet de l'épistémocritique, méthode d'analyse littéraire vouée à repérer les marques des champs épistémiques dans le texte littéraire, tant au niveau linguistique qu'à celui « des figures ou des représentations plus abstraites » (Pierssens 2009). La littérature y est vue surtout comme un « agent » ou « opérateur de transferts entre les savoirs et l'imaginaire » (ibid.). Pionnier de cette approche, Michel Pierssens a dès le début supposé la possibilité d'un transfert inverse de savoirs, depuis la littérature vers des disciplines scientifiques (Pierssens 1990 : 184–185) ; soit que

les intuitions accablantes ou ludiques articulées à l'égard de la science dans les œuvres d'art puissent relancer la recherche scientifique et sa critique, soit que la littérature puisse produire quelque savoir spécifique. Les fictions d'anticipation sont notamment connues pour cet effet : elles diffusent et devancent les théories, concepts et nouveautés scientifiques de l'époque donnée en les interrogeant dans une optique politique et humaniste.

Dans notre roman, le personnage humain principal est Janet Evans, éthologue de son métier. Depuis son adolescence, Janet suit le comportement de son chimpanzé Doogie, qui lui a été donné par son père, naturaliste, lorsqu'elle était petite fille et lui un bébé, « à la fois [s]a compagnie, [s]a peluche, [s]on petit ». Janet devient son éducatrice, lui apprenant à se comporter d'une manière « civilisée » (s'habiller, maintenir l'hygiène, manger proprement, marcher debout, ne pas se servir de ses pieds comme seconde paire de mains, etc. – refouler donc son comportement inné de singe) mais aussi à parler (communiquer avec les humains par des signes et des outils techniques de plus en plus perfectionnés). Au fil de l'action une révolte des animaux entraîne la perte, pour les humains, du dernier zoo (dirigé par le père de Janet) « où furent conservées vivantes, étudiées et éduquées parfois, pour la dernière fois, les autres espèces que la nôtre » (MJ 347). Au dénouement Janet dirige un musée des animaux, après que Doogie a traversé le continent africain pour la rejoindre. Les animaux ont par ailleurs disparu de l'univers humain ; à savoir, les hommes se sont complètement détachés des autres espèces animales, au point de les réduire à des « souvenirs, symboles, personnages de conte », « espèces à défendre dans l'abstrait » (MJ 347). C'est désormais au Museum d'Histoire de la Nature qu'enfants et adultes vont voir des expositions temporaires qui reconstituent « en trois dimensions et en environnement sensoriel total » (MJ 348) les animaux d'hier. Hologrammes, images, « ambiances, jeux et mises en situations » simulent le contact avec eux. L'échange interspécifique est truqué, voire inexistant. Les animaux continuent néanmoins à exister sans l'homme, loin de son regard et de sa tutelle : ils « ont “renaturé”, reprenant rapidement possession des terres, forêts, mers et déserts » (MJ 347). Garcia radicalise évidemment la situation actuelle des espèces en danger d'extinction (il choisit parmi elles ses « personnages »⁴) et les effets de la déraison humaine, mais surtout il dote Janet et Doogie de biographies représentatives d'une discipline scientifique relativement nouvelle, dont les résultats intriguent le grand public et se voient médiatisés parfois de manière abusive.

⁴ Et surtout parmi des espèces auxquelles les chercheurs ont essayé expérimentalement d'enseigner un système de communication proche du langage humain, tels des mammifères marins ou le perroquet gris du Gabon.

L'éthologie, une science en vogue

Discipline à peine centenaire⁵, l'éthologie étudie le comportement des animaux en milieu naturel ou en captivité, dans le but de permettre une meilleure compréhension, protection et conservation des animaux, ainsi qu'une meilleure connaissance de l'espèce humaine. Elle cherche à identifier les mécanismes du comportement animal, à expliquer sa fonction et son développement dans la vie d'un individu et dans l'évolution des espèces ; elle compare des comportements considérés comme spécifiques à différentes espèces animales, par exemple entre l'homme et les autres primates. L'étude des animaux en éthologie ne se limite pas à leur observation et description : si aujourd'hui l'expérimentation porte sur tous les processus cognitifs et physiologiques qui régissent le comportement, la phase préliminaire de la discipline (jusqu'aux années 1960) a été en bonne partie marquée par le courant behavioriste en psychologie, qui ignorait volontairement la cognition chez l'animal (une « boîte noire », les représentations et sentiments chez les animaux n'étant que « fictions ») et se focalisait sur l'apprentissage par conditionnement (qui est un comportement provoqué artificiellement et selon une logique humaine). Les expériences s'effectuaient uniquement en laboratoire ou en semi-captivité, dans des conditions artificielles et contrôlées, au nom de la rigueur scientifique, même si ce régime nuisait parfois au bien-être des animaux testés et prête aujourd'hui à la critique⁶. Plus tard, l'immersion des éthologues dans le milieu naturel des espèces observées a tendu à assurer un suivi moins biaisé du comportement animal naturel (au lieu de considérer seuls les comportements observables et ceux incités par l'homme, il convenait d'examiner également les expériences subjectives des animaux, les images et états mentaux générés au contact de leur environnement naturel et non pas au laboratoire). De nouveaux moyens techniques d'enregistrement, d'analyse acoustique, de mesure, d'observation à distance ont par la suite permis une étude mieux fondée de la vie sociale des animaux et de leur communication. Les chercheurs étudient non plus des segments comportementaux stéréotypés (mouvements, gestes, cris, en tant

⁵ Même si le terme a été utilisé par I. Geoffroy Saint-Hilaire au milieu du XIX^e siècle pour désigner la recherche biologique en milieu naturel. C'est seulement en 1973 que Konrad Lorenz, Nikolaas Tinbergen et Karl von Frisch, considérés comme les fondateurs de l'éthologie scientifique, ont reçu le prix Nobel de médecine et de physiologie pour leurs travaux éthologiques parus depuis les années 1930–40.

⁶ Quant à l'objet de l'éthologie, le site de la Société française pour l'étude du comportement animal résume de la manière suivante les aspects étudiés du comportement animal, à partir des quatre questions de Tinbergen qui ont révolutionné la discipline : « tout comportement a une histoire évolutive, une fonction biologique, un mécanisme neuronal/physiologique et une histoire développementale » (SFECA). Pour une présentation de l'histoire de l'éthologie et de ses tendances actuelles, v. par exemple Kreutzer 2021 (les quatre premiers chapitres), Vauclair 2016, ou Campan et Scapini 2002 (Chapitre 1). Il n'est pas nécessaire ici de distinguer les approches parentes et voisines telles que l'éco-éthologie ou écologie comportementale, et l'éthologie cognitiv/ist/e.

que déclenchés automatiquement), mais des séquences d'interactions (échanges) qui ont une finalité sociale et requièrent des capacités cognitives étendues et complexes. Et c'est au sujet des grands singes que les éthologues ont proféré des hypothèses et conclusions les plus novatrices et retentissantes. Des éthologues primatologues ont en effet réussi à faire réévaluer les capacités cognitives et émotionnelles des gorilles, chimpanzés, bonobos et orangs-outans : depuis les années 1970 les exploits légendaires de plusieurs femmes vivant au milieu de grands singes anthropoïdes dans leur habitat naturel africain et asiatique, se sont montrés scientifiquement décisifs, en plus de faire l'objet d'une attention publique continue et des adaptations artistiques. Les primatologues ont pu ainsi établir que – pour ne citer que quelques exemples frappants – l'apprentissage et la transmission individuelle et intergénérationnelle de techniques, la fabrication d'outils, des stratégies sociales, l'empathie et l'altruisme, l'automédication sont propres aux singes anthropoïdes autant qu'aux humains. Parallèlement, de nombreuses études biochimiques, neurobiologiques et autres se sont penchées sur le rôle exact des informations génétiques (en inactivant certains gènes ou en les transférant vers des individus d'une autre espèce), des processus neuronaux et hormonaux dans le comportement animal.

Pourquoi s'attarder ici sur les aspects élémentaires de l'éthologie ? Parce que la trame du roman de Garcia se base en partie sur l'histoire des études du comportement animal individuel et social : le romancier met en fiction surtout les étapes successives de la recherche sur le comportement des singes anthropoïdes, étapes marquées par les paradigmes éthologiques du moment, et allant depuis des expérimentations réalisées sur de jeunes chimpanzés élevés en famille humaine entre 1915 et 1980⁷, en passant par les découvertes révolutionnaires issues de

⁷ Les études de psychologie comparée à base d'expériences parallèles sur les singes et les enfants humains ont commencé dès avant la Première guerre mondiale en France et aux Etats-Unis (v. Thomas 2010), tandis que la psychologue russe Nadia Ladygina-Kohts a étudié entre 1913 et 1916 un jeune chimpanzé accueilli chez elle, pour plus tard comparer le développement des émotions et de l'intelligence du singe avec celui de son fils, qu'elle mettra au monde en 1925. Les études de psychologie animale se sont poursuivies notamment par les travaux du psychologue expérimentaliste américain Robert Yerkes à partir de 1916 (en 1924 Yerkes installera des chimpanzés chez lui et leur apprendra certains comportements humains, tout en suggérant de tenter d'apprendre aux singes un langage non vocal, mais gestuel ; plus tard il dirigera d'importants laboratoires universitaires de primatologie).

Mais c'est l'essor de la pratique du cross-fostering ('élevage croisé', i.e. l'adoption interspécifique) des bébés singes par des familles humaines qui marque une ère nouvelle : cet environnement non-naturel était censé leur permettre de développer des capacités et savoir-faire quasi-humains, voire de se mettre à parler. Les époux Kellogg en sont des précurseurs dans les années 1930, qui élèvent ensemble la jeune chimpanzé Gua avec leur fils Donald, pratiquement du même âge, et testent parallèlement la vitesse et l'étendue de leurs apprentissages (on peut lire leur témoignage analytique dans Kellogg et Kellogg 1933). À leur exemple ont succédé les époux Hayes entre 1947 et 1954, dont la petite femelle de chimpanzé « adoptée » Viki apprend beaucoup de comportements humains et même à prononcer quatre mots simples (le système phonatoire des singes n'étant pas fait pour la

l'observation de différentes espèces simiesques directement dans la jungle par des primatologues femmes à partir des années 1960, jusqu'aux différentes expériences-apprentissages cherchant à prouver et développer les capacités communicationnelles, voire langagières des primates surtout à partir des années 1960, et l'envoi réussi des singes dans l'espace au début des années 1960⁸.

parole) ; elle peut en outre communiquer par l'intermédiaire d'illustrations et semble croire appartenir à l'espèce humaine, n'ayant jamais vécu parmi des singes (cf. Hayes 1951). À partir de 1966 le couple de psychologues Gardner élève dans leur famille le chimpanzé femelle Washoe comme un enfant humain, et lui enseigne avec succès le langage des signes, vu que les chimpanzés utilisent spontanément des gestes pour communiquer entre eux (v. Gardner & Gardner 1969).

Roger Fouts poursuit ces expériences d'acquisition langagière par voie visio-manuelle avec plusieurs chimpanzés (dont Washoe) pour confirmer la capacité des grands singes à se transmettre spontanément les signes de l'ASL sans l'intermédiaire de l'homme (Washoe l'apprendra ainsi à son fils adoptif). Francine Patterson 'adopte' en 1972 la femelle gorille Koko et lui enseigne le langage des signes ; Koko se montre exceptionnellement douée (selon la primatologue, dont les méthodes et conclusions ont parfois été contestées dans la communauté scientifique) et deviendra une vedette mondiale grâce aux reportages et films aussi bien qu'à son affection pour les chats. Par ailleurs, d'autres grands singes célèbres ont appris à utiliser un langage symbolique dans des laboratoires. Le couple Premack innove au début des années 1970 en inventant une communication par des symboles visuels non iconiques sous forme de pièces en plastique, lesquelles on pouvait disposer sur un tableau mural. Leur chimpanzé femelle Sarah a maîtrisé les signes lexicaux (symboles en plastique) de ses aliments favoris, des objets familiers, des expérimentateurs et d'elle-même, des actions concrètes, des modificateurs ; elle était capable d'enchaîner ces signes dans des 'phrases', semblait comprendre des propositions coordonnées et la relation conditionnelle. Alors le linguiste von Glasersfeld conçoit avec Duane Rumbaugh un langage visuel spécial – le *yerkish* – pour s'entretenir avec les singes par l'intermédiaire d'un ordinateur : le *yerkish* se compose de symboles non iconiques appelés lexigrammes, que l'on combine selon certaines règles protosyntaxiques pour poser des questions, demander des choses etc. Entre 1973 et 1977 la chimpanzée Lana apprenait le *yerkish* et échangeait avec les expérimentateurs qui avaient placé dans son compartiment un grand clavier électronique muni de touches-symboles que pressait Lana, et un grand écran où s'affichaient les lexigrammes tapés par les chercheurs de l'autre côté de la paroi. Ses phrases comprenaient jusqu'à cinq éléments et étaient syntaxiquement et sémantiquement correctes. En l'absence des chercheurs, Lana demandait des choses (aliments, boissons, projection de film ou diffusion d'un morceau de musique, jouets, chatouille etc.) à « la machine », qui pouvait lui en distribuer certaines. La « machine » a plus tard été utilisée pour faciliter l'expression des enfants handicapés. Par la suite, les chimpanzés Sherman et Austin apprendront également à communiquer à l'aide de lexigrammes et d'ordinateurs, sous la tutelle des Rumbaugh. Chantek est l'orang-outan qui a été élevé dans un centre de recherche universitaire, en partie comme un enfant humain, dans les années 1980 ; il comprenait l'anglais parlé et communiquait par des signes, 'suivait' certains cours et fréquentait l'école maternelle à l'université, avant qu'il ne soit devenu incontrôlable et transféré ailleurs. Enfin, le bonobo Kanzi a été entraîné dans les années 1980–2000 par l'équipe de Sue Savage-Rumbaugh à communiquer grâce à un tableau de symboles abstraits (lexigrammes) ou un écran tactile ; de surcroît, il comprend quelques 3000 mots prononcés en anglais, même enchaînés en phrases, et peut associer les mots prononcés aux signes correspondants.

Une analyse ou un résumé de ces recherches, lesquelles d'ailleurs favorisent la compréhension de l'anthropogenèse du langage, sont proposés entre autres dans Rondal 2000 (Chapitre 3, notamment 49–110), Herzfeld 2011, Herzfeld 2012.

⁸ L'envoi des singes dans l'espace par les Américains a commencé en 1948. Le premier vol

De surcroît, le fil majeur de l'action, à savoir le parcours initiatique du chimpanzé Doogie à travers la jungle, se noue autour, et probablement résulte de l'interrogation théorique qui a longtemps marqué la recherche sur le comportement animal et qu'on appelle la « querelle de l'acquis et de l'inné ».

Janet

Janet descend de la lignée d'éthologues femmes qui ont 'adopté' avec leur époux (v. note 7) des bébés singes et les ont nourris, protégés, éduqués et surveillés, les ont aimés et caressés, leur ont appris un langage symbolique (voire deux, comme dans le cas de Kanzi). Le personnage romanesque emprunte encore aux chercheuses réelles faisant partie des couples 'adopteurs' une sorte de subordination au chercheur-partenaire masculin, lequel se divise dans le roman en père et époux. Parmi les « couples collaboratifs »⁹, Janet partage par exemple certains détails biographiques avec Nadia Ladygina-Kohts : elle et Janet ont élevé et éduqué un jeune chimpanzé à la maison dans leur première jeunesse, avant d'avoir eu leurs propres enfants. Le mari de Ladygina-Kohts a cofondé le musée de Darwin à Moscou dédié à l'histoire naturelle, qu'il a ensuite dirigé, et le couple s'est beaucoup investi pour l'enrichir ; Nadia a créé un laboratoire de psychologie animale au sein du Musée. Du côté romanesque, Janet a étudié des animaux au laboratoire de son père et sous sa tutelle, plus tard elle est responsable du Museum d'histoire naturelle, et hiérarchiquement subordonnée à son mari (« mon patron de mari », MJ 357) qui en assure le fonctionnement, au prix de lourds efforts. Les deux musées exposent des représentations d'animaux dans des 'ambiances' reproduisant leur milieu naturel (animaux empaillés ou peints à Moscou, des hologrammes et images au Museum africain d'Histoire de la Nature).

Mais Janet est à la fois l'héritière des femmes primatologues qui ont patiemment observé des singes dans la nature (à distance, il est vrai, à l'aide d'une caméra dans le cas de Janet) afin d'enregistrer et analyser leur comportement social. (Son prénom rappelle d'ailleurs celui de la célèbre Jane Goodall, la première à avoir observé les chimpanzés dans la forêt tanzanienne, et dont les conclusions

suborbital complètement réussi d'un singe advient en 1961, lorsque le chimpanzé Ham à bord de la capsule Mercury non seulement revient sain et sauf, mais fait des tests logiques pendant le vol, ce qui a prouvé aux chercheurs que ses capacités cognitives étaient restées intactes dans l'espace, et a ouvert la voie aux vols humains.

⁹ « Collaborative » ou « creative couples » en anglais, désignés ainsi par exemple dans les recueils collectifs Pycior 2012 et Lykknes 2012, et marqués souvent par une « collaboration genrée ». Harzfeld rappelle le constat de Donna Haraway : « ... en primatologie, le nombre de 'collaborative couples' est impressionnant. Au sein de ces couples, les contributions des femmes sont fréquemment minimisées (ceci d'autant plus qu'elles ne sont pas toujours, elles-mêmes, des scientifiques), les publications liées à ces travaux étant souvent signées par leurs compagnons qui, de plus, dirigent les études et perçoivent les financements » (Harzfeld 2018). Dans le roman, les notes que Janet rédige sur ses observations et expériences avec Doogie ne seront jamais publiées, du fait qu'elle y renonce.

ont révolutionné la pensée scientifique sur les primates. Jane a assisté à la guerre des chimpanzés, tout comme Janet a été témoin des combats de Doogie contre d'autres chimpanzés, par télésurveillance ou en imagination. Une autre primatologue au prénom semblable, Janis Carter a passé six années sur une île déserte au milieu du fleuve Gambie avec des chimpanzés. En effet, sa protégée Lucy avait été séparée de sa mère à sa naissance et élevée comme un enfant humain dans la famille Temerlin dans les années 1960 ; lorsque les Temerlin ont décidé en 1977 de rendre à Lucy sa liberté en l'envoyant dans un centre de réhabilitation des singes en Gambie, même si elle n'avait jamais vécu parmi ses congénères, Janis est restée auprès d'elle au centre pour faciliter son adaptation et celle de plusieurs autres singes « réhabilités », en réalité incapables de survivre dans la nature.) Comme ces femmes courageuses et seules, Janet a connu la peur de l'humain à la merci de la jungle ; elle s'est sauvée mais garde un sentiment tragique dû à son impuissance d'empêcher les disparitions et destructions. Comme elles, Janet s'inquiète du sort de la planète Terre et ne peut se résigner à l'extinction des grands singes et tant d'autres espèces.

Son rapport au chimpanzé est ambigu : d'abord une sœur adoptive tendre, le préférant à son propre frère cadet qui n'est qu'un rival pour elle puisque leur mère la rejette (la naissance de Janet a interrompu la carrière scientifique de sa mère) ; ensuite éducatrice maternante et affectionnée, qui néanmoins se détache de Doogie et devient manipulatrice quand il faut réaliser les expériences parfois cruelles imaginées par son père directeur du zoo et du laboratoire de recherches. Semblablement au fils d'une des premières familles qui aient intégré un chimpanzé (Henry Raven, les années 1930), lequel affirmait que le singe n'avait jamais été considéré comme un membre de leur famille, Janet atteste que Doogie n'a jamais été considéré comme un être humain dans sa famille, mais comme « un singe doué » « un animal éduqué en notre compagnie », « spécial et assez génial » (MJ 352).

Dans ses propos finals Janet avoue que « malgré les mots, les phrases qu'il avait assimilés, qu'il répétait, Doogie n'a jamais vraiment parlé » (MJ 360) ; elle reprend ainsi la conclusion sceptique du psychologue comportementaliste spécialiste de la cognition animale Herbert Terrace qui, à l'issue de son propre projet Nim (années 1970, plus de trois ans de travail avec le chimpanzé Nim Chimpsky¹⁰ auquel son équipe a appris le langage des signes), décide de réexami-

¹⁰ Dont le nom réfère évidemment à Noam Chomsky. Chomsky réserve, on le sait, la capacité langagière aux seuls humains et postule une grammaire universelle inaccessible aux autres espèces.

Nim Chimpsky a été adopté par une famille humaine en 1973, puis transféré dans un laboratoire universitaire et entraîné dès le plus jeune âge au langage des signes. À la fin même du Projet Nim auquel il a participé, Terrace se rend compte que Nim ne fait qu'imiter les gestes récents des expérimentateurs afin d'obtenir une récompense. Ensuite il réexamine les enregistrements vidéo de Washoe et parvient à la même conclusion : le singe reproduit les signes vus mais il n'a pas une véritable compétence syntaxique et ne produit pas de séquences originales. Terrace en infère que la

ner « objectivement » les procédés et les évaluations mis en place dans plusieurs projets d'époque visant à faire parler les singes (le sien, avec ceux des Gardner, des Premack, des Rumbaugh). Après avoir vérifié les capacités réellement manifestées par les singes, Terrace en vient à réfuter sa propre hypothèse initiale : les singes ne peuvent pas comprendre la langue et ne sont pas capables d'utiliser la grammaire (c.-à-d. produire des phrases originales ; v. Terrace et al. 1969).

Doogie et Donald

Doogie pour sa part incarne l'histoire de la recherche scientifique sur les singes anthropoïdes, surtout celle relative à leur apprentissage linguistique : par ses traits, aptitudes, comportements et vécu propre, il synthétise ceux de Gua, Viki, Washoe, Koko, Sarah, Lana, Chantek, Kanzi, Nim Chimpsky, Lucy, l'astronaute Ham (v. notes 7, 8 et 10), etc. Ainsi, Doogie a été séparé tôt de sa mère ; son père adoptif Evans évoque froidement l'épisode où il l'a arraché à la guenon du laboratoire, laquelle il a descendue « très malade » dans les cages du sous-sol, puisque dans l'intérêt de son expérience « il ne faut pas de contact, aucun » entre eux (MJ 337) et que la guenon « Dinah a été notre espoir » mais « elle a des limites » et ne peut plus rien apprendre aux scientifiques :

C'est une superbe femelle, un grand esprit, dans son genre. Tout ce qu'elle nous a appris... Ces années, au labo, à rire, à déposer les plateaux, recomposer les images, les jouets, mettre la bonne tête sur le bon corps d'animal en plastique, les liens dans les chaînes de causalité, les formes, les couleurs, j'en ai soupé, bon sang. Notre science n'ira donc jamais au-delà, pas plus loin que la dinette et les phrases de mauvais manuel de conversation... On le sait, tout ça, on le sait. C'est autre chose que je veux faire. (MJ 336)

Mais Doogie raconte dans une séquence touchante le faux souvenir inculqué par les chercheurs :

Loin dans le fond de la Jungle, pardonnez mon parler, au très profond des si grandes forêts de la planète de Terre et du continent, que vous autres des humains avez laissé reposer dans la jachère, je fus né chimpanzé, singe et pour vous servir. Mais malheur de tristesse, il rôde des bûcherons dans la forêt du tropique, entre les bananiers, des braconniers. Ils marchent dans la forêt, longue leur barbe, beaucoup de fusils, ils tuèrent les Doogies. Ils tuèrent un jour mon père, mort. Ils tuèrent un jour ma mère, morte. Doogie est triste, il est jeune. Doogie pleure. Il n'est qu'un Doogie, pauvre monkey. Seul un jour, seul deux jours. Il n'a que lui à serrer entre ses bras, il met dans la bouche ses doigts, ses pieds, comme un animal, il cherche à rassurer le petit monkey que tu es. D'abord il crie, il agite les bras puis il retombe,

capacité d'acquisition langagière reste le propre de l'homme.

Terrace publie son rapport en 1979 et déclenche une longue controverse au sein de la communauté scientifique et dans les médias. L'« échec » relatif de Nim a été interprété de la part de quelques autres chercheurs par le traitement rigoureux et insuffisamment affectueux qu'aurait reçu le singe.

tout seul tout court, le cœur fait tac tac lentement, le froid partout dans son corps, le sommeil est parti. Il est vide et c'est fini. Trop petit pour devenir grand.¹¹

Alors monsieur le directeur Gardner le très grand directeur du zoo de la Terre avec moustache est passé près de moi, avec la compagnie d'hommes scientifiques, gentils, ils ont dit : Mauvais sont les bûcherons, les braconniers, pauvre Doogie, c'est un tout petit monkey et ils m'ont recueilli. Monsieur Gardner le directeur est un homme humain, c'est un homme scientifique, avec une moustache, qui étudie, beaucoup chaque jour, il réfléchit. (MJ 24–25)

Le sort de Dinah rappelle quelque peu celui de Matata, mère adoptive de Kanzia, éliminée des entraînements aux lexigrammes une fois que Kanzia a fait preuve de capacités supérieures, ou celui de la femelle Carolyn qui a essayé en vain d'empêcher le directeur de l'Institut d'études auquel elle appartenait, de lui enlever encore un de ses petits, le futur Nim Chimpsky. Le bébé Nim a été ensuite confié à une famille newyorkaise où leur fille de 12 ans Jenny Lee l'a tout de suite pris dans ses bras, hésitant cependant s'il serait pour elle un petit frère ou un animal de compagnie¹² ; l'épisode homologue de la première rencontre entre Janet petite fille et Doogie est relaté deux fois dans le roman. Aux deux avatars précédents de l'ethos de la chercheuse en primatologie (Janet l'éducatrice/mère et Janet l'expérimentatrice/soigneuse), s'ajoute une troisième facette du personnage cohérent – Janet la petite fille.

Doogie est d'autre part un singe acculturé et parlant : élevé par l'équipe d'Evans, il communique de plusieurs manières avec les hommes et les autres singes, en fait de toutes les manières qui ont été enregistrées depuis un siècle : il comprend l'anglais oral, maîtrise la langue des signes américaine quelque peu adaptée aux singes, le lantek (qui est l'équivalent du « yerkish », v. note 7 ; dans la fiction, le linguiste Peter le conçoit avec Evans comme von Glasersfeld l'avait fait en réalité avec l'éthologue Duane Rumbaugh ; pour composer ses phrases, Doogie choisit des lexigrammes, d'abord sous forme de « magnets de couleur » à sortir d'une boîte en osier, plus tard en appuyant sur les touches d'un clavier électronique relié à un écran d'ordinateur et à un traducteur vocal) et le « monkage » (langue des signes remaniée par Doogie et Janet : Doogie porte des capteurs sur ses mains pour qu'un logiciel de traduction reproduise vocalement ses signes) ; il émet aussi des cris. Un autre élément que la diégèse emprunte aux acquis scientifiques dans ce domaine : c'est un chimpanzé qui a appris à Doogie ses premiers signes, puisque les hommes avaient la consigne de ne jamais signer devant lui (tout comme Washoe l'a enseigné à son fils adoptif Loulis : Garcia reprend en détail leurs comportements respectifs filmés).

¹¹ Il est intéressant de comparer le récit fictionnel de Doogie avec la transcription d'un récit authentique homologue : le gorille Michael (1973–2000) a raconté dans le langage des signes comment des braconniers avaient tué sa mère : « Écrase viande gorille. Bouche dent. Pleure bruit-aigu fort. Méchant pense ennuis visage-vois. Cou-coupé lèvres [fille] trou » (transcription de F. Patterson, citée dans Dubreuil 2012, « lèvres » renvoyant à « femme, fille »).

¹² Sur le sort de Nim, v. Benson 2010.

Un lecteur inaverti pourrait croire que les méthodes et l'équipement technique dont se servent Doogie et les chercheurs pour communiquer relèvent encore de l'imagination : en fait, les gadgets et appareils mentionnés sont déjà offerts en ligne pour la commercialisation. Il en est de même pour la façon qu'a Doogie de se désigner conjointement à la troisième et à la première personne : Washoe fait ainsi ; les paroles non-fictionnelles des singes ont été consignées et analysées par les éthologues dans de nombreux rapports scientifiques, rapports ensuite évalués et réévalués par les pairs.



Lexigramme de "Miroir" utilisé par le bonobo Kanzi
(figure bleue sur fond noir, que j'ai extraite du tableau
de lexigrammes disponible sur <<https://www.apeinitiative.org/lexigrams>>)

Par ailleurs, comme la plupart des singes réels évoqués ci-dessus, Doogie se lave (au savon à la vanille, pour ne pas « sentir le singe » : « c'est la civilisation »), s'habille méticuleusement (petit, il porte la salopette en jean typique, grand – une belle chemise, un pantalon à pli et des chaussures sur mesure, pour « être fidèle à l'humain »), se brosse les dents, se peigne, se regarde dans le miroir en faisant sa toilette, fait ses besoins dans la salle de bain, dispose de sa propre chambre, dort en pyjama, joue avec ses peluches, avec les chats et les chiens, feuillette ses livres d'images etc. Il participe à différentes expériences avec d'autres singes au laboratoire et suit des « classes » de lecture, langage, calcul, écriture, géographie etc. (« le matin elle m'apprend le passé, le présent, le demain et la différence entre conjonction et disjonction, ou bien et ou bien et. Hin hin. »), puis il fait ses devoirs ; il fréquente les étudiants stagiaires et les voit prendre des joints (comme Nim Chimpsky, qui lui en a fumé), range sa chambre et fait quelques travaux ménagers (comme Nim et Chantek). Plus grand, il fait des excursions en voiture avec les Evans comme les Gardner faisaient des sorties familiales avec Washoe ; assiste sagement aux fêtes et dîners de gala où il montre volontiers ses capacités, prépare et boit du thé ou du champagne, sait faire du feu et cuire des aliments comme Kanzi, cuisiner en famille comme Nim et Chantek (un autre chimpanzé du roman sait se préparer des hamburgers, friandise préférée de Kanzi).

Doogie plaisante (ce qui a été reconnu chez tous les chimpanzés) et imagine des jeux verbaux (attribués par exemple à Koko par son éducatrice), sait mentir (comme Chantek et d'autres), sait faire des nœuds (comme l'orang-outan femelle

Wattana) et porte un slip pour couvrir sa nudité (sa pudeur fait penser à Nim qui se cache avec les mains quand on lui enlève son pantalon). Il assume en effet une identité hybride, se croyant plus proche des hommes que des grands singes ; de surcroît il méprise les singes inférieurs qu'il qualifie de « sales singes » (attitude enregistrée littéralement chez Washoe¹³), ce qui lui vaut des reproches de la part de Janet¹⁴.

La fiction romanesque emprunte aussi aux connaissances éthologiques sur la société matriarcale des bonobos le matériau des chapitres où Doogie séjourne chez les bonobos (un « Paradis » parodique où règnent l'amour et l'esprit pacifique) ; cependant Doogie se croit doté d'une mission sacrée en faveur de l'humanité, si bien qu'il quitte avec quelque regret cette colonie de bonobos que le couple Evans avait autrefois étudiée.

Finalement, le frère de Janet Douglas est élevé parallèlement au chimpanzé et reste son rival jusqu'à la fin de l'épopée ; la spécularité filiale – mise en valeur par la similitude de leurs prénoms – veut que le vrai fils et le « fiston » adoptif de Gardner Evans soient mis en concurrence pour évaluer leur capacités respectives par des tests. Doogie l'explique ainsi :

Monsieur Gardner directeur a dit : Il faudra donner de l'éducation à Donald et Doogie, exactement pareil, et ce sera une éducation d'humain. C'est l'expérience. J'étais comme leur bébé. Quand Donald mangeait, Doogie mangeait. Si Donald cuillère, Doogie cuillère. Quand Donald jouait, Doogie jouait avec lui et Janet était toujours notre amie. Mais quand Donald a dit des mots qui sont sortis de sa bouche, Doogie n'a rien dit, il est resté muet. Je ne suis qu'un monkey, je ne parle pas les mots de la bouche. Doogie extrêmement triste. Monsieur Gardner a réfléchi beaucoup, avec la moustache, avec la science, il est venu dans la grande chambre blanche de Doogie et de Donald, il s'est assis à côté du grand lit sur la couverture

¹³ Alors que l'orang-outan Chantek se considérait comme une « personne orang-outan », tout en qualifiant ses congénères dans le zoo de « chiens oranges » (selon son éducatrice Lynn Miles et le site orangutanrepublik.org (« Language and Sign learning », <<https://www.orangutanrepublik.org/learn/orangutan-specifics/language-and-sign-learning/>>).

¹⁴ Herzfeld explique que les singes éduqués et vivant au milieu d'humains – qu'elle nomme « singes conciliants » – « intègrent des parts d'*ethos* humain et se réapproprient des habitudes et des compétences propres aux hommes » mais selon leur propre utilité. Ils « ne greffent pas quelques éléments humains sur une structure "singe", avec pour effet d'être à moitié "singe" et à moitié "humain". Ils puisent ce qui leur est nécessaire et ce qui fait sens pour eux, parmi les opportunités offertes par les dispositifs auxquels ils sont activement reliés, afin de se constituer un monde » (Herzfeld 2011).

L'auteure cite des exemples où les primates eux-mêmes se sont classés parmi les humains : « Lorsque l'on demande à la chimpanzé Vicki, également élevée dans une famille humaine, de classer différentes photographies soit dans le groupe des humains, soit dans celui des animaux, elle met l'image de son père biologique sur la pile des animaux. En revanche, elle place son portrait sur la pile des portraits d'humains, en compagnie des photographies de Churchill et d'Eisenhower. Enfin, la gorille Koko utilise le signe universel : « MAN », en l'appliquant à sa propre personne. Dans ces différents cas, ce sont les primates eux-mêmes qui déplacent la frontière ou qui l'enjambent » (Herzfeld 2011).

à carreaux : Ce n'est pas grave parce que ça n'a pas d'importance, Doogie. Tu dis les mots avec tes mains, regarde, ta très grande main, et j'ai appris à sortir les mots de la pauvre bouche avec les mains. (MJ 25)

Cette grande « expérience » fictionnelle fait notamment écho à celle entreprise par les psychologues Winthrop Kellogg et sa femme en 1931–32 (v. note 7) dans le but de déterminer l'impact du milieu sur le développement infantin. L'éducation parallèle des bébés humain et simiesque comprenait leur propre fils Donald et Gua la chimpanzée. Habillés et nourris de la même manière, jouant avec les mêmes jouets, marchant la main dans la main (cf. les séquences filmées par Kellogg), Gua et Donald Kellogg se sont développés ensemble, mais Donald a commencé à accuser des retards par rapport aux enfants de son âge, voire d'imiter les vocalisations et les réactions du chimpanzé plutôt que de se mettre à parler. Cela a, dit-on, mis fin à l'expérience. Dans le roman, l'expérimentation dure plus longtemps¹⁵ mais n'est pas plus concluante : au bout de six ans Donald Evans a des difficultés à parler, à apprendre, à marcher (en fait victime d'une maladie), tandis que Doogie se révèle un génie qui a toujours de très bonnes notes. Leurs parcours se sépareront et décriront des courbes opposées – Doogie s'humanise, Donald s'animalise – pour se croiser au dénouement.

La spécularité onomastique entre les deux Donald (Kellogg et le romanesque Evans) est renforcée par le choix du prénom Gardner pour le père de Janet, puisqu'elle renvoie au couple Gardner champion de l'adoption interspécifique.

La querelle de l'acquis et de l'inné

Voyons à présent comment la trame du roman se révèle être une transposition ingénieuse de l'histoire de l'éthologie. En effet, vers le milieu du XX^e siècle, deux conceptions s'opposaient dans la « querelle de l'acquis et de l'inné », lesquelles entendaient expliquer l'origine du comportement animal. D'un côté l'éthologie objectiviste européenne voyait le comportement parental et sexuel des animaux comme essentiellement héréditaire, propre à l'espèce et résultant de l'évolution, donc peu sujet aux influences de l'environnement ; de l'autre, les behavioristes américains (succédés par les constructivistes) croyaient que le comportement individuel s'apprend par conditionnement plus qu'il ne s'hérite et que, partant, l'instinct subit une influence de l'expérience pour se développer différemment selon les individus.

¹⁵ Voici comment Doogie relate leur avancement respectif : « Le petit singe est assis dans le parc et madame prend le petit d'homme sur le plancher. Le singe passe le grand bras de sa grande main à travers les barreaux et cherche la main de l'humain. [...] Il prenait un objet et il donnait. Mais le petit humain, prostré dans la cage du parc, bavait sans répondre, il essayait. Le singe marchait, et l'humain retombait. Le singe envoyait la balle, l'humain la laissait passer. » (MJ 314)

La citation emblématique du primatologue Frans de Waal (Waal 2006) mise en exergue dans le roman renvoie à la même thématique et place tout le projet romanesque dans la perspective de l'impact respectif de l'inné et de l'acquis : « On peut sortir le singe de la jungle, mais pas la jungle du singe. »

Si Gardner Evans conçoit une expérience aussi longue et exigeante, c'est qu'il aimerait trancher le débat (du reste passé évidemment sous silence dans le roman) : à savoir, séparer le bébé chimpanzé de sa mère dès sa naissance en captivité, l'élever comme un enfant humain (aux côtés de son fils et en constante comparaison avec le garçon), lui apprendre à communiquer par des signes, lui inculquer un faux souvenir de son enlèvement de la jungle par des braconniers, tout cela pour ensuite l'abandonner dans la jungle et observer s'il « retrouve[ra] sa nature ou s'il [sera] fidèle à son éducation » (MJ 339). L'enjeu est dans le fait que ce singe descend de plusieurs générations nées en captivité, qui donc avaient déjà intériorisé certains comportements auprès des humains ; s'il « se renature », cela signifiera (dans la diégèse) que les chercheurs lui auront « imaginé » une nature (« réinventé sa nature ») et pourra avoir des implications sur l'évolution de l'espèce humaine. En d'autres termes, l'hypothèse de travail des éthologues romanesques serait que l'éducation et l'hérédité pluriséculaire d'un individu cèdent devant l'impact et les contraintes de son nouvel environnement (qui tout de même avait été celui de ses ancêtres éloignés). Or, dans la réalité scientifique des études sur les plantes ont prouvé depuis récemment que l'environnement au sens large détermine si et comment s'exprimera l'information portée par les gènes, au cours de la vie d'un organisme : ces modifications dites épigénétiques font l'objet d'un nouveau domaine de recherche qui pourrait révolutionner la biologie et la médecine, au dire des spécialistes (cf. par exemple le dossier « Épigenétique » 2017 et Vernet 2022¹⁶), et qui autorise à surmonter la vieille querelle de l'acquis et de l'inné. Le questionnement posé par Evans relèverait par ailleurs également d'une autre théorie récente – l'ontophylogénèse – propre à réaliser une synthèse de l'évolution des espèces et du développement de l'individu (Kupiec 2012).

Ainsi se trouvent en présence dans le texte garcien plusieurs paradigmes primatologiques et éthologiques, espacées réellement de plusieurs décennies dans l'histoire des sciences (période allant de 1920 à 2010).

Qu'en est-il dans l'action romanesque? Le singe surdoué Doogie une fois abandonné dans la jungle saura-t-il s'adapter à son nouveau milieu qu'il n'a jamais connu, retrouvera-t-il les aptitudes de ses ancêtres tout en gardant les siennes propres ? Le singe hybride, mi-homme mi-animal, finit par renoncer à

¹⁶ « L'épigénétique est désormais définie comme la transmission de caractères stables et héréditaires qui n'impliquent pas de changements de la séquence ADN. » « Voilà la science qui pourrait établir le lien entre le social et la biologie, le comportement et l'hérédité », « l'engouement autour ce champ de recherche [sic] s'explique par le caractère réversible des marques épigénétiques. » (Vernet 2022).

toutes les marques de sa singularité pour survivre parmi les animaux, mais cela est moins dû à la sauvagerie de la nature vierge qu'au fait que sur son chemin Doogie doit faire face aux animaux rescapés de l'emprise humaine et révoltés contre l'homme, donc doit faire face à une naturalité truquée. Tous ces individus animaux ont été fatalement affectés par le voisinage humain, l'environnement restant un facteur décisif. Contrairement à eux, en singe surdoué, Doogie diffère de Lucy et autres singes réels mal « réhabilités », évoqués plus haut ; en effet, il réussit pendant un certain temps à conjuguer et harmoniser ses deux natures, l'ancestrale et l'acculturée.

Accusée par certains d'avoir saboté elle-même le vaisseau spatial qui ramène Doogie sur Terre afin de permettre la suite de la grande expérience paternelle, Janet nie sa responsabilité pour l'accident : son intérêt pour le sort de Doogie serait moins d'ordre scientifique que personnel et sentimental :

J'ai donc retrouvé mon petit Doogie, après plusieurs jours d'angoisse, non loin de la colonie de bonobos [...]. Comme je m'y attendais, j'ai observé après leur rencontre son animalisation progressive une fois pris en charge par la société des bonobos. C'est avec un pincement au cœur, de mauvaise mère peut-être, que j'ai senti, par bribes, s'effriter ce que je lui avais donné et réapparaître ce qui avait toujours été en lui et qui avait pris un sens nouveau au contact de ses lointains congénères. [...] seul, livré à l'instinct de survie, Doogie a retrouvé violence, usage des sons, des signes, des postures, des attitudes qui lui coulaient dans le sang sans avoir jusque-là jamais pris forme dans son cerveau, son esprit, ses représentations. [...] Doogie, mal habillé, déshabillé, à quatre pattes, dévoyé, s'est trouvé absorbé par la jungle qui remontait à la surface de son être, et j'ai été certaine qu'il m'avait oubliée tout à fait. Bête comme je suis, je me suis mise à pleurer. Je l'avais perdu. » (MJ 355–356)

(Il se trouve par contre que Doogie ne l'a pas oubliée et qu'il continue malgré tout sa mission à travers la jungle pour la rejoindre.)

Garcia laisse entrevoir deux types de scientifiques, les 'sensibles' et ceux qui le sont moins (dans la bouche de Gardner Evans (MJ 337), en parlant d'un collègue moins prêt à immoler des animaux : « C'est un animaliste, ce n'est pas vraiment un éthologue. Je veux dire, vraiment, il ne ferait pas de mal à une mouche »). Les seconds n'hésitent pas à séparer le petit de sa mère, ni à se débarrasser des cobayes qui ne leur sont plus utiles. Evans lui-même en est un parfait exemple, qui « jou[e] à l'apprenti sorcier » (MJ 339) : c'est lui qui imagine la double expérience, ultime en primatologie, au détriment même de son propre fils. Janet conjugue les deux ethos, nous l'avons vu, héritière en cela de sa mère autant que de son père.

L'univers de l'éthologie, un micro-champ social, et sa vulgarisation

En effet, le projet du couple Evans sur le langage visait surtout à faire parler les grands singes ; ils ont mis au point un langage artificiel à leur destination. Mais pour continuer la recherche, il fallait absolument essayer de l'inédit, pour des raisons scientifiques autant que financières. Contrairement à la méthode précédente – qui consistait à intégrer le sujet d'expérimentation dans un « environnement affectif total » – préconisée par la chercheuse (mère de Janet), le chercheur (père de Janet) est un behavioriste qui se veut impartial et strict, gêné qu'il est par le contact affectif entre l'expérimentateur et les sujets d'expérimentation¹⁷. Privilégiant « l'analysable, [le] quantitatif », il décide de comparer « objectivement » « un enfant privé de langage et un singe auquel on apprendrait un langage propre », et ce à l'insu et contre l'avis de son épouse. Conformément à la mentalité du personnage, on découvre que pour Evans la priorité dans l'expérience revient au chimpanzé, alors que son fils serait un « exemplaire témoin », « un formidable témoin »... « En espérant que si le singe progresse, lui ne dégringole pas », ajoute-t-il (ce qui constitue un clin d'œil au lecteur averti de l'expérience tentée par les Kellogg).

La première méthode a fait ses preuves avec le chimpanzé fictionnel Jack : 130 signes assimilés en deux ans (chiffre coïncidant exactement avec le score réalisé par Washoe durant le même laps de temps), maîtrise de la négation linguistique et compréhension des relations sémantiques de base. Seulement, Jack à un moment commence à régresser. Vient alors le temps de tester avec Doogie la deuxième méthode, combinée paradoxalement avec la première : c'est la première phase du projet d'Evans. Mais le finale, le sommet de ses recherches aurait été pour Evans l'exposition du chimpanzé aux conditions de la jungle sauvage sans intervention aucune de la part des humains ; Evans trouve cependant la mort avant que son rêve ne se réalise. La deuxième phase de son projet, inacceptable au vu de la déontologie scientifique, est ainsi entamée accidentellement (par la chute du vaisseau spatial). Aucun budget n'y est alloué, aucun suivi rigoureux de son déroulement n'est assuré, et le résultat n'en sera jamais divulgué par Janet, son unique témoin.

Dans la diégèse, aussi bien les chercheurs « idéalistes » (faisant preuve d'abnégation personnelle et de confiance irréflichte envers les animaux avec lesquels ils travaillent) que ceux dénués de scrupules à leur égard en vue de progresser dans leur recherche, succombent. De toute la petite communauté scientifique du zoo et laboratoire, seule survit Janet, qui a renoncé définitivement à la recherche et dont le rapport sentimental aux animaux se résout en une disposition spécifique de devenir-animal.

¹⁷ Dans l'histoire de l'éthologie, les méthodes du cross-fostering des singes et des expériences behavioristes (sur lesquelles je ne me suis pas penchée dans cet article) ont été appliquées de façon pratiquement simultanée.

Le sort des animaux expérimentaux n'est pas meilleur : Doogie, singe surdoué et tellement dévoué à Janet, après tout ce qu'il a enduré, vit ses dernières années confiné et solitaire (comme, par exemple, le chimpanzé Nim Chimpsky et d'autres singes réels). L'épilogue montre Doogie recroquevillé à jamais dans une cage, sous analgésiques et calmants, enfermé dans un hangar souterrain, ne supportant plus la lumière ; il ne réagit plus aux sollicitations de sa bienaimée Janet. Les autres grands singes du laboratoire d'Evans ont été envoyés après leur 'service' au sous-sol pour y attendre la mort (Jack « a été enfermé ensuite dans la cage noire, il avalait les cachets qu'on lui donnait. »). Il s'agit en fait d'une pratique banalisée en recherche : beaucoup des singes intelligents réels qui avaient d'abord bénéficié d'entraînements et été habitués aux jeux et tâches, ont ensuite été transférés dans des zoos ou des laboratoires où ils vivotaient, privés d'amusements, de communication avec les humains et d'exercices physiques. Même les biographies des vedettes comme Nim et Chantek comprennent de tels épisodes. La doxa scientifique sur le caractère indispensable et irremplaçable de l'expérimentation sur les primates en études cognitives se trouve ainsi indirectement flétrie dans le roman.

D'une autre part Janet a décidé, face à la débâcle du laboratoire, de lancer une campagne de propagande du projet, malgré la réticence de ses collègues, ce dont elle témoigne dans le récit-cadre :

Ma mère mourut lors d'une nuit de panique, et je crus le zoo perdu, investi par nos ennemis [les animaux révoltés] ; c'est à ce moment précis que Doogie me servit. J'ordonnai en effet son envoi, pauvre singe savant, à la manière d'une bête de foire, dans les stations orbitales de la société d'en haut, avec la volonté de le livrer en spectacle, de susciter ainsi l'émoi, de lever des fonds et de nous permettre de transvaser convenablement nos activités du zoo vers la Pointe du Bec, au bord de la mer, à l'abri. (MJ 354)

En miroir, Doogie offre dans son récit un échantillon des discours promotionnels qu'il a tenus pour éblouir les riches donateurs, annoté de ses impressions. La promotion ignoble du singe parlant renvoie ainsi à une réalité médiatique persistante : les études sur 'nos cousins les plus proches' suscitent la curiosité du grand public et inspirent une abondance d'articles tapageurs dans la presse générale (faisant appel à la sensibilité des lecteurs), ainsi que des livres et films documentaires de vulgarisation scientifique. Parfois les éthologues respectifs eux-mêmes, fortement engagés pour la cause animale, sont à l'origine d'exagérations et de partis pris lors de la vulgarisation de leurs résultats scientifiques (cf. les reportages sur Koko la gorille, dont Francine Patterson affirmait qu'elle pouvait discuter des sujets métaphysiques !). Le financement aléatoire des recherches en éthologie, conjugué aux coûts très élevés de l'entretien des grands singes, ont contribué à ce que les résultats réalisés et les études en cours soient médiatisés de manière parfois immodérée, voire abusive. Ces exagérations ont à leur tour contribué à exacerber les débats scientifiques et les voix contestataires de certains

savants : nous retrouvons un écho de ces débats dans le roman. Outre que Garcia thématise la corrélation non-fictionnelle dégradante entre publicité et financement des projets scientifiques, il dénonce en passant l'intérêt malsain de certains types de public pour les expériences avec les animaux.

Nous pourrions revenir sur un autre exemple de médiatisation de la recherche éthologique, plus ancien, datant des années 1960–70 : c'étaient surtout le genre et l'inexpérience des chercheuses parties dans la nature sauvage pour observer les grands singes, qui ont intrigué l'opinion et occasionné une présentation orchestrée de leurs exploits dans la presse. Il s'agissait notamment de Jane Goodall, Dian Fossey (cf. *Gorilles dans la brume*) et Biruté Galdikas, trois jeunes et belles femmes choisies par le primatologue et anthropologue Louis Leakey et envoyées dans la jungle, en raison de sa conviction que les femmes étaient meilleures observatrices et plus patientes que leurs collègues masculins ; leur profil a non moins contribué à la collecte de fonds. (Les trois chercheuses ont justifié la confiance de leur mentor, il est vrai, en découvrant le fonctionnement complexe des sociétés des singes et leur utilisation d'outils. Ces chercheuses ont su, elles aussi, développer un rapport personnel avec les singes observés pendant des années, et leur inspirer confiance et relative loyauté.) La deuxième étape du projet des Evans (i.e. Doogie se démenant en habitat naturel et parmi les animaux sauvages, surveillé par Janet par le biais d'une caméra) est dans une certaine mesure analogue aux investigations des chercheuses susmentionnées. Dès lors, la diégèse reproduit l'ordre dans lequel les trois approches – à savoir, l'étude des grands singes en famille d'adoption, au laboratoire, puis en habitat naturel – se sont succédé dans l'histoire de l'éthologie.

Qui plus est, cette fiction représente discrètement le champ scientifique de l'éthologie, avec ses déterminismes structuraux pluriels, tels le financement incertain des projets, qui a pour conséquence une publicité grotesque et une médiatisation abusive des résultats scientifiques. Garcia relève incidemment le stéréotype du partage genré entre les méthodes de travail aussi bien qu'entre les ethos des chercheurs et chercheuses.

Conclusion

Dans une optique épistémocritique, j'ai montré comment ce roman d'anticipation prend pour sujet un événement scientifique réel, considéré comme capital par une bonne part de la communauté scientifique, et qui réalise le rêve millénaire de l'humanité : la découverte que les grands singes anthropoïdes peuvent communiquer avec l'homme par différents moyens, et que leur communication intra- et interspécifique peut acquérir des caractéristiques qui l'approchent du langage symbolique humain, avec ses règles de proto-syntaxe, son caractère arbitraire et sa transmissibilité¹⁸.

¹⁸ Les formes de cette communication n'étant donc ni innées ni inchangeables.

Garcia reprend et vulgarise de manière originale l'histoire de l'éthologie avec ses approches successives, ainsi que l'expérimentation (au sens le plus large) sur les grands et petits singes¹⁹. La vulgarisation scientifique dans ce roman – si vulgarisation il y a – ne porte donc pas sur l'invention de technologies, machines, médicaments, biographies de savants etc. En revanche, Garcia problématise et les résultats éthologiques des dernières décennies (notamment la question de la dis/continuité entre les animaux et l'homme, conjuguée à la détermination objective des capacités cognitives, langagières et culturelles des singes anthropoïdes), et la vulgarisation de ces résultats. D'autre part, le discours et les concepts scientifiques ont subi dans le texte romanesque de telles transformations qu'ils en sont devenus méconnaissables²⁰. Garcia évite en effet l'aspect érudit ou docte, et seul un lecteur déjà averti de la recherche éthologique peut savourer les indices complices de l'auteur. Finalement, si le présent article s'est focalisé sur le transfert thématique des savoirs et questionnements éthologiques, il reste à approfondir les interventions d'ordre rhétorique que Garcia fait subir au discours scientifique et métascientifique propre à cette discipline.

Sources

- Garcia 2010 : T. Garcia, *Mémoires de la Jungle*, Paris : Gallimard (MJ dans les citations).
Garcia 2011 a : T. Garcia, *Nous, animaux et humains. Actualité de Jeremy Bentham*, Paris : Ed. nouvelles François Bourin.
Garcia 2011 b : T. Garcia, *Forme et objet. Un traité des choses*, Paris : Presses Universitaires de France.

Références bibliographiques

- Benson 2010 : H. Benson, « Le chimpanzé qui se prenait pour un enfant », *Courrier international*, [en ligne] <<https://www.courrierinternational.com/article/2008/07/24/le-chimpanze-qui-se-prenait-pour-un-enfant>>, mis en ligne 14/06/2010, consulté 20/06/2022.
Campan et Scapini 2002 : R. Campan et F. Scapini. « Chapitre 1. Histoire de l'éthologie », in R. Campan et F. Scapini (dir.), *Éthologie. Approche systémique du comportement*, De Boeck Supérieur, 9-33.
Dubreuil 2012 : L. Dubreuil, « Paroles de singes. Anthologie assemblée et annotée par Laurent Dubreuil », *Labyrinthe*, n° 38, 103-126. Également en ligne, <<http://journals.openedition.org/labyrinthe/4250>>.
Épigénétique 2017 : Bourc'his D. et al., *Épigénétique. Un génome, plein de possibilité !*. <<https://www.inserm.fr/dossier/epigenetique>>. 10/03/2023.

¹⁹ Je traiterai de ce deuxième point ailleurs, faute de place.

²⁰ À quelques rares exceptions près, par exemple un passage où l'auteur garnit les propos de Janet à Doogie d'expressions techniques, de concepts linguistiques et de procédures d'expérimentation (MJ 177–178).

- Gardner & Gardner 1969: R.A. Gardner et B. T. Gardner, "Teaching Sign Language to a Chimpanzee", *Science*, vol. 165, n° 3894, 664-672. Egalement en ligne, <<http://www.jstor.org/stable/1727877>>, 02/11/2022.
- Hayes 1951: C. Hayes, *The Ape in Our House*, New York: Harper and Brothers.
- Herzfeld 2011 : Ch. Herzfeld, "Chapitre III : De la domestication des primates", in G. Chapouthier et al., *La question animale : Entre science, littérature et philosophie*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2011, 53-75. Egalement en ligne, <<http://books.openedition.org/pur/38503>>.
- Herzfeld 2012: Ch. Herzfeld, *Petite histoire des grands singes*. Paris: Seuil.
- Herzfeld 2018 : Ch. Herzfeld, "Adoptions interspécifiques et intelligences partagées. Cinq chimpanzés en famille", in Y. de La Bigne (dir.), *Les secrets de l'intelligence animale*, Paris: Larousse, 117-157.
- Kellogg & Kellogg 1933: W.N. Kellogg et L.A. Kellogg, *The ape and the child. A study of environmental influence upon early behavior*, New York: Whittlesey House. Egalement en ligne, <<https://archive.org/details/apechildstudyofe00kell/mode/2up>>.
- Ković-Vinaver 2022: M. Vinaver-Ković « L'animalité dans l'œuvre de Tristan Garcia: un roman philosophique contemporain », *Књижевна историја*, Année 54, n° 176 (2022), 299-324, également en ligne, <<https://knjizevnaistorija.rs/index.php/home/article/view/340>>.
- Kreutzer 2021 : M. Kreutzer, *L'Éthologie*, Paris : PUF, coll. Que sais-je ?, 2^e édition mise à jour.
- Kupiec 2012: J.-J. Kupiec, *L'ontophylogénèse. Evolution des espèces et développement de l'individu*, Versailles : Quae.
- Lykknes 2012: A. Lykknes, D. L. Opitz et B. van Tiggelen (dir.), *For Better or for Worse: Collaborative Couples in the Sciences*, Basel: Birkhäuser, 2012.
- Pierssens 1990 : M. Pierssens, *Savoirs à l'œuvre : essais d'épistémocritique*, Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires de Lille.
- Pierssens 2009: Pierssens, M, *Épistémocritique*. <<https://epistemocritique.org/epistemocritique>>. 02/08/2022.
- Pycior 1996: H. M. Pycior, N. G. Slack, et P. G. Abir-Am (dir.), *Creative Couples in the Sciences*, New Brunswick, NJ: Rutgers University Press.
- Rondal 2000 : J.-A. Rondal, *Le langage : de l'animal aux origines du langage humain*, Hayen : Mardaga.
- SFECA : Société française pour l'étude du comportement animal, *Histoire de l'éthologie*. <<http://fr.sfeca.info/index.php/le-saviez-vous/>>. 10/05/2022.
- Terrace et al. 1969 : H. S. Terrace, L. A. Petitto et al., "Can an Ape Create a Sentence?", *Science*, New Series, Vol. 206, N° 4421, 891-902. Egalement en ligne, <<https://www.science.org/doi/10.1126/science.504995>>.
- Thomas 2010 : M. Thomas, « Histoire de la psychologie animale : la question de l'intelligence animale en France et aux États-Unis au début du XX^e siècle », *L'Homme & la Société* 2008/1-2-3 (n° 167-168-169), 223-250.
- Vauclair 2016 : J. Vauclair, *Psychologie comparée : Cognition, communication et langage*, Nanterre : Presses universitaires de Paris Nanterre.
- Vernet 2022 : Vernet, A, *L'épigénétique établit-elle un lien entre le comportement et l'hérédité ?*. <<https://www.polytechnique-insights.com/dossiers/sante-et-biotech/epigenetique-comment-nos-experiences-laissent-elles-des-traces-dans-notre-adn/>>

si-lepigenetique-est-discipline-enthousiasmante-elle-impose-aussi-la-prudence/>. 15/05/2023.

Waal 2006 : F. de Waal, *Le singe en nous*, Paris : Fayard.

Милица Винавер-Ковић

Игре огледања у делу Тристана Гарсије: етологија у огледалу наративне фикције

У раду се анализира научнофантастични роман савременог француског аутора Тристана Гарсије *Мемоари из џунгле* (2010), из угла епистемокритике. Ова метода књижевне анализе истражује у ком се виду и са каквим последицама у књижевном тексту јављају знања преузета из разних епистемичких поља, нарочито из научних дисциплина; претпоставља се притом да је књижевност у стању да произведе специфично сопствено знање и да својим критичким ставом донекле утиче на ток научних истраживања.

Тристан Гарсија се почетком друге деценије овог миленијума бавио односом људи и животиња. У две своје филозофске студије из 2011. г. послужио се управо фигуром огледала да представи тај однос: животиња је модерном човеку морално огледало у које он пројектује сопствене тежње и бригу савести, за разлику од претходне традиције у којој је животињу видео као свој онтолошки негатив.

Спекуларна имагинација и поступци структуришу и наведени Гарсијин роман; међу различитим видовима игре огледања издвојили смо у овом раду тематске и идеолошке, односно настојали смо да покажемо да су радња романа и главни ликови прикривена транспозиција историје, појмова, теорија и битних протагониста једне новије научне дисциплине. Реч је о етологији, која изучава индивидуално и колективно понашање животиња, и која је последњих деценија пружила изванредна сазнања о когнитивним и емоционалним способностима човеколиких мајмуна, те о њиховим заједницама. У раду се детаљно показује како Гарсијини јунаци етолошкиња Џенет и шимпанза Дуги сажимају и отеловљују својим активностима и судбинама узастопне фазе у развоју научних студија о мајмунима од тридесетих година XX века до данас; ономастичко одражавање између стварних фигура из историје етологије и фикционалних ликова може се примити као Гарсијин миг упућеном читаоцу. Главни ток радње заснован је у другом делу на тзв. расправи о стеченом и урођеном, која је деценијама доминирала у етологији. Роман креативно рефлектује, односно суптилно проблематизује и етос научника у приматологији, судбину опитних животиња, несигурно финансирање научних пројеката, неодговарајуће (понекад сензационалистичко) ширење научних резултата, стереотипе о родним улогама у науци.

Кључне речи: епистемокритика, животиње у књижевности, спекуларност, Тристан Гарсија, *Мемоари из џунгле*.